

Libretto

LUIGI DA PORTO

ROMÉO
ET JULIETTE

roman

Traduit de l'italien par
JACQUES SOLDANELLE

libretto

Titre original :
Historia novellamente ritrovata di due nobili amanti

© Libella, Paris 2018.

ISBN : 978-2-36914-400-7

NOTE DE L'ÉDITEUR

Roméo et Juliette puise à la source de l'histoire de la littérature, qui remonte à la plus haute Antiquité, en particulier avec *Pyrame et Thisbé* qui connut une large diffusion pendant le Moyen Âge.

Une première version de cette légende paraît en 1467, dans la nouvelle *Mariotto e Ganozza* de Masuccio Salernitano, et son action se déroule à Sienne et non à Vérone. Cette variante reprend plusieurs des motifs que l'on retrouvera dans celle de Luigi Da Porto.

L'intrigue sera reprise sous le titre *Giulietta e Romeo*, publié vraisemblablement post mortem vers 1530, dans son *Historia novellamente ritrovata di due nobili amanti*. Il donne au récit une bonne partie de sa forme définitive : les noms des amants et leur sort final, la rivalité entre les Montaigu et les Capulet, et le cadre de l'action : Vérone. Il

introduit également les personnages qui deviendront Mercutio, Tybalt et Pâris sous la plume de Shakespeare.

Luigi Da Porto est né à Vicence en 1485. Il y mourra en 1530. Écrivain, historiographe, il reste célèbre pour avoir fixé le canon de la légende des amants Roméo et Juliette. Mais il en aurait également puisé la matière dans sa propre vie. En effet, en 1511, il s'éprend de sa cousine Lucina Sarvognana, âgée alors de seize ans. Malheureusement, cette passion généra un conflit entre les deux familles. Épuisé et profondément blessé par cette histoire d'amour empêchée, il s'isole dans sa villa de Montorso Vicentino pour y rédiger son histoire des deux amants maudits. En dépit de cette douleur, Lucina sera la dédicataire de ce court roman aussi vif qu'un trait de plume.

L'édition reprise ici est celle publiée par Édouard Dentu en 1896. Sa traduction de l'italien est assurée par Jacques Soldanelle.

*À la très belle et très gracieuse
Dame Lucina Savorgnana*

Je vous disais, il y a déjà longtemps, que je voulais écrire une touchante nouvelle, que j'avais entendu conter jadis, et qui s'était passée à Vérone. Il m'a paru de mon devoir de vous la mettre sur ces pages, parce que mes paroles auprès de vous ne me semblent pas vaines, et aussi, parce qu'il appartient à moi, malheureux, de raisonner sur le cas des misérables amants dont cette histoire est pleine.

J'ai cru bien aussi de vous envoyer cette nouvelle, pour que vous puissiez, en la lisant, voir plus clairement à quels risques, à quels actes extrêmes, à quelles morts cruelles les malheureux et accablés amants sont si souvent conduits par l'amour. Et puis, je vous l'envoie d'autant plus volontiers que, cette nouvelle étant par aventure mon dernier effort dans cet art, vous aurez mon dernier écrit; et comme vous êtes le port de toute valeur et

de toute vertu, vous servirez d'ancrage à la petite barque de mon génie, laquelle, chargée de désirs nombreux et variés, soutenue par l'amour, a parcouru beaucoup les eaux noires et profondes de la poésie : et, en approchant de vous, elle pourra donner à d'autres, qui naviguent sur cette mer plus heureusement et sous une meilleure étoile, ses rames et son gouvernail, et ainsi dépouillée, s'attacher en toute sécurité à votre rive.

Prenez-la donc, cette nouvelle, Madame, avec votre grâce habituelle ; lisez-la avec bienveillance, tant pour le sujet qui est très beau et plein de pitié, que pour les liens étroits de parenté et de douce amitié qui se trouvent entre votre personne et celui qui vous écrit, et qui, avec toute révérence, se recommande à vous.

Donc, comme vous le savez, alors que le ciel ne m'avait pas encore entièrement accablé, tout jeune encore je me vouai au métier des armes. Sous les ordres de vaillants capitaines, je fis la guerre dans votre charmante patrie du Frioul, que je parcourus entièrement, tant pour le service public que pour moi-même.

J'étais habituellement accompagné dans mes courses, en plus de mon escorte, d'un archer de

Vérone, homme de cinquante ans, agréable et fort habile dans son métier. Comme quasi tous les Véronais, c'était un fort beau conteur : il se nommait Pellegrino. Outre qu'il était soldat courageux et plein d'expérience, il avait fort bonne grâce. De plus, toujours amoureux ; plus qu'il ne convenait peut-être à son âge. Il aimait à conter des histoires fort belles, fort attrayantes, et si bien conduites que jamais je n'entendis personne – surtout pour les histoires d'amour – qui le dépassât.

J'étais parti un jour de Gradisca, où j'étais en garnison en compagnie de Pellegrino et de deux autres hommes. Je me dirigeais, peut-être guidé par l'amour, vers Udine. La route en était très déserte à cette époque, toute ruinée et brûlée par la guerre. Distrait par des pensées, j'avais devancé de loin mes compagnons, lorsque je fus rejoint par Pellegrino. Comme s'il avait deviné mes pensées, il se mit à dire : « Voulez-vous toujours vivre dans la tristesse, parce qu'une femme cruelle vous aime trop peu?... Quoique, en parlant comme je fais, je parle contre moi-même, pourtant, comme on donne de bons conseils, tout en ne les suivant pas,

laissez-moi vous dire, mon maître, qu'il est mauvais pour votre profession de vous abandonner trop à l'amour : la fin en est si triste et si dangereuse... En preuve de mes paroles, je pourrais vous raconter une histoire arrivée dans ma ville : elle vous rendrait la route moins ennuyeuse et moins solitaire ; elle vous dirait comment trop d'amour conduisit deux nobles amants à une mort misérable et apitoyante... »

Je lui fis signe que je l'écouterais volontiers ; il commença ainsi.